

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 67

Artikel: La vengeance des morts
Autor: Darville, Lucien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256897>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

côté de la cour, sous la chancellerie. A l'extrémité orientale de cette cave-ci on descend par un escalier d'une dizaine de marches dans un caveau divisé en deux parties, dont l'une plus élevée que l'autre de deux mètres : c'était là le bouteiller du prince. Il contenait des milliers de bouteilles cachetées à la cire, et remplies des vins les plus fins, de ceux qu'on pouvait servir honorablement sur les tables des rois.

Au-dessus de ces caveaux gémissaient, enchaînés dans les cachots des Sept-Pucelles, de malheureux prisonniers en attendant leur jugement.

Ces caves correspondaient, à leur angle nord-est avec la tour du Coq. Mais aujourd'hui cette communication n'existe plus. Elle a été supprimée pour fournir un étage de plus au service des archives, qui sont enfermées dans cette tour.

En revenant sur ses pas vers la grande cave sous la Résidence on remarqua dans le dernier compartiment de celle de la Chancellerie que la voûte y atteint une hauteur bien plus considérable que les autres. La porte qui donne accès sur le pré de derrière le Château n'existait pas ; elle n'a été percée dans la muraille, qui est épaisse ici de deux mètres cinquante centimètres, que depuis une trentaine d'années. C'est dans ce compartiment qu'était logé le grand tonneau, le roi de la cave dont nous emprunterons la description à M. Quinquars. Ce foudre contenait 1165 mesures. ¹⁾

Il avait 24 cercles de fer d'un poids considérable et il avait fallu un gros chêne pour tailler chacune de ses douves. Un tonneau de 30 pots surmonté de la statue de Bacchus lui servait de bonde. Il a passé dans le canton de Neuchâtel, à Champrevaires, chez un M. Regnier, où il fait encore l'admiration des connaisseurs.

Dans la grande cave sous la Résidence, on comptait d'abord 44 tonneaux, dont 7 seulement étaient de moins de 100 mesures ; 24 de 100 à 199 mesures ; 4 de 200 à 290 ; 3 dans le 300 ; 1 de 440 ; 3 de 500 à 584 ; 1 de 672 mesures.

En résumé les gros tonneaux des caves du Château, car dans l'inventaire il n'est pas fait mention des nombreuses futailles, étaient au nombre de 81, contenant 11662 mesures ; furent vendus, à la Révolution, pour la somme de 185,494 livres en assi-

1) La mesure était de 27 3/4 pots l'une, ou de 5 décalitres, 0172.

esprits. Il me semblait, — ne souris pas, — que c'était la lune qui chantait.

Et ce qu'elle chantait était si bien en harmonie avec cette nuit de poétique mystère ! C'était la barcarolle d'Obéron :

Quel plaisir de voguer doucement
Sur la mer qui dort aux baisers du vent...

Comme le matin, j'écoutais, j'écoutais de toute mon âme. Comme le matin encore, l'air purat s'achever dans un sanglot.

J'écoutai ; j'écoutai avidement. Mais ce fut tout. Il n'y avait plus que le gazonnement de la rivière, et, par instants, le frisson des mille petites feuilles des bouleaux et des peupliers caressés par la brise...

Je rentrai à l'hôtel de plus en plus fou. Avant de me coucher, j'écrivis à M^{me} Gautier une lettre respectueuse. Je lui faisais connaître le ravissement où m'avait jeté la voix de sa fille, entendue par hasard, et je lui demandais la permission de lui porter l'hommage de mon admiration et de mon enthousiasme.

gnats, représentant au taux courant 11,129 frs. 64 centimes, en numéraire, soit à raison du prix moyen de 95 cts. par mesure pour ces grands tonneaux, tous lourdement cerclés en fer.

Nous avons dit déjà que les deux grandes caves étaient reliées par des portes et des massifs en maçonnerie. C'est dans l'un de ceux-ci qu'était ménagé un escalier de service correspondant avec la cuisine. Cet escalier à pente fort raide comptait 50 marches divisées en cinq rampes inégales non muni de main courante et faiblement éclairé par une petite fenêtre dans le bas.

(A suivre.)

La vengeance des morts

I

Il y avait, ce soir-là, joyeuse réunion à l'hôtel du *Lion d'Or*, situé sur la place principale de la petite ville de Langeais, près Tours.

Sans souci du vent et de la pluie fouettant les vitres avec fracas. une quinzaine de jeunes gens parlaient haut en bavant beaucoup.

Soudain la cloche de l'église retentit, dominant de sa voix grave le bruit de la tempête et de la conversation des buveurs.

— Qu'est-ce que cela ? demanda l'un d'eux. Le tocsin ! Y aurait-il un incendie dans la campagne ?

— Es tu naïf, riposta un de ses camarades. C'est aujourd'hui la Toussaint, et l'on sonne le glas pour les morts.

— Ah ! ils nous assomment, ces curés, avec leurs fêtes et leurs cloches assourdissantes, s'exclama à son tour un grand jeune homme au teint bronzé ; quand donc nous débarrasserons-nous de toutes ces mômeries surannées ?

— Ne parlez pas ainsi, je vous prie, Monsieur Albert, répondit de son comptoir la maîtresse d'hôtel. Je ne suis pas une chrétienne bien fervente, mais il n'y a pas à badiner sur ce sujet-là. Les morts se vengent quelquefois, savez-vous ?

Albert partit d'un bryant éclat de rire.

— Ah ! la bonne histoire, Madame Robineau ; vous vous moquez de moi ?

— Si votre mère vous entendait, répliqua l'hôtesse, vous, autrefois le garçon le plus pieux de la paroisse...

Tu sais que, quand je suis en vacances, je voyage dans le plus strict incognito. J'en ai assez, de la gloire et de la renommée, tant que dure la saison ; j'en suis saturé, rebattu, et mon plus vif plaisir est de m'appeler pendant quelques jours Durand ou Martin, comme tout le monde.

Cette fois, pourtant, je signai de mon nom.

Je fis porter la lettre par un commissionnaire dans la matinée du lendemain, et, quelques heures après, je sonnais pour la seconde fois à cette grille qui la veille s'était montrée si peu hospitalière.

Ce fut une servante accorte qui se présenta. C'était de bon augure.

Je me nommai.

— Veuillez entrer, me dit-elle, et donnez-vous la peine de me suivre.

Elle marcha devant moi pour me montrer le chemin.

Je l'assure qu'en traversant le petit bois, le cœur me battait très fort. Tu sais que je t'ai dit, et prouvé souvent, que je pouvais

Albert ne riait plus.

— Peut-être, dit-il en rougissant ; mais, au régiment, je me suis débarrassé de toutes les superstitions, et la vengeance des morts en est une de premier calibre.

— Non, non, s'exclamèrent en chœur M^{me} Robineau et tous les autres assistants.

Albert se redressa vivement.

— Eh bien ! dit-il, cette nuit même, à minuit, je me fais fort d'aller au cimetière, d'y prendre une des couronnes déposées ce matin sur la tombe de M^{me} d'Astrel, sauf à l'y reporter demain, et vous verrez que je n'en serai pas plus malade ensuite.

— Monsieur Albert ne fera pas cela, dit l'hôtesse.

— Vous le croyez donc si brave ? reprit un autre jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans ; je ne m'y laisse point prendre, moi !

Albert se retourna vers ce nouvel interlocuteur.

— Ah ! c'est ainsi, Daniel, dit-il les dents serrées. Viens avec moi et tu verras.

— Aller au cimetière avec toi, cette nuit ? Non, par exemple. Seulement, je veux bien t'accompagner jusqu'à la brèche du mur Nord.

— C'est entendu. Tu m'attendras sur la route, et je te rapporterai la couronne.

II

Albert Granger était parti pour le régiment plein de foi et animé des meilleurs sentiments. Il revenait, sinon perverti, du moins vantard, fanfaron, capable d'accomplir toutes les folies imaginables, dans le seul but de prouver son indépendance d'esprit et son énergie de caractère.

Voilà pourquoi, malgré la tempête, on le retrouve sur la route de Langeais à Tours, à minuit sonnant, en compagnie de son ami Daniel et prêt à escalader le mur du champ des morts.

Les deux jeunes gens causaient à haute voix et riaient aux éclats. Pourtant, une vague impression de terreur les envahissait peu à peu en entendant les gémissements du vent dans les grands arbres.

— Allons, je te fais la courte échelle, un pied sur mon épaule, un bon coup de jarret : hop ! y es-tu ? demanda Daniel.

— Oui, répliqua Albert, déjà à cheval sur la crête du mur. Tu m'attends là ?

— Sans doute, mais ne sois pas trop longtemps ; il fait terriblement froid, sais-tu ?

connaître une personne, une femme surtout, rien qu'en entendant sa voix. Or, celle-là, j'étais sûr qu'elle était belle, très belle, grande et noble. Si j'avais su peindre, j'aurais fait son portrait, avec la certitude de le faire ressemblant. Son âge ? de vingt-cinq à trente ans ; la voix pleine, ample, sonore, solide, n'était pas celle d'une enfant, celle non plus d'une *prima donna* usée par le surmenage des planches, c'était celle de la femme parvenue à l'apogée de la beauté et de la force. C'était aussi celle d'une honnête fille : une voix vierge.

J'en étais là de mes conjectures, lorsque la soubrette me pria de m'asseoir un instant sur un banc, dans le jardin qui précédait la maison, pendant qu'elle irait prévenir sa maîtresse.

Au bout d'un moment, une femme belle, grande, de noble tournure, descendit le perron et vint à moi.

(A suivre.)

— Le temps d'aller à la tombe et de revenir.

Et Albert sauta lestement dans l'enceinte funèbre.

Les cyprès et les tombeaux prenaient dans la nuit des formes fantastiques. En se voyant ainsi seul, le jeune homme trembla ; ses dents claquèrent...

Pour Daniel, qui attendait sur la route, les minutes s'écoulaient avec une lenteur désespérante. Soudain, un cri étouffé traversa l'espace. Daniel se mit à frissonner.

— Albert, est-ce toi ? balbutia-t-il d'une voix étranglée.

Le vent seul répondit par de lamentables gémissements.

— Où peut-il être ? se demandait Daniel de plus en plus angoissé.

Puis, tout à coup, se parlant à lui-même :

— Je suis vraiment trop bon de me tourmenter ainsi, reprit-il à voix haute. Granger a voulu me mystifier. Il aura ouvert la grande porte du cimetière, et, en ce moment, il rentre chez lui en laissant poser ici. Demain, il me payera ça !...

Et, enchanté de cette découverte, Daniel reprit à grands pas le chemin de sa demeure.

III

Qu'était devenu Albert Granger ?

Le tombeau de M^{me} d'Astrel, but de sa promenade nocturne, était le plus important monument de la nécropole. Mais, dans l'obscurité profonde, Albert se trompa sans doute d'allée et, au bout de quelques instants, il se trouva à l'extrémité opposée de l'enclos. Il chercha à s'orienter et parcourut le cimetière en tous sens, sans retrouver la tombe cherchée. Bientôt même, il dut s'avouer complètement égaré. Impossible à lui maintenant de regagner, soit la grille d'entrée, soit la brèche du mur où l'attendait Daniel.

Il eut l'idée d'appeler son ami. Une fausse honte le retint.

Et il recommença sa marche fiévreuse ; mais, comme le fauve dans la cage du dompteur, il tournait et retournait sans cesse sur lui-même sans arriver au but.

La fatigue et le froid le gagnaient ; déjà il n'avait plus la nette perception des choses.

— Où suis-je ? murmurait-il haletant. Mon Dieu !... Ils ont raison... Les morts se vengent !...

Une jeune bleuâtre et fugitive s'éleva à quelques pas de lui. Poussé par une force instinctive, Albert s'élança à sa poursuite, franchissant les tombes et les grilles, se heurtant aux pierres, déchirant ses vêtements.

Soudain, la lumière disparut, et Albert trébuchant roula lourdement dans une excavation profonde. C'était une fosse fraîchement creusée.

Le malheureux poussa, en tombant, ce cri qui parvenait aux oreilles de Daniel, puis il perdit connaissance...

La fraîcheur du sol détrempé par les pluies ranima bientôt le pauvre garçon. Il eut quelque peine à rassembler ses idées et, se redressant péniblement, il essaya de s'accrocher aux marches de l'excavation et de remonter à la surface. Une douleur intense le fit retomber en arrière.

Dans sa chute, Albert s'était fracturé ou, tout au moins, foulé une jambe. Mais, dans sa disposition d'esprit, l'infortuné ne pouvait se rendre un compte exact des causes de sa seconde chute. Ses terreurs lui revinrent plus vives, plus affreuses...

Oh ! oui, les morts se vengent !... Ils l'avaient attiré dans cette fosse... Ils l'y rete-

naient par des liens invisibles... C'était fini... Il allait mourir là...

Et alors, le supplice d'Albert Granger devint inénarrable. Il appelait au secours ! Les gémissements du vent dans les grands arbres répondaient seuls à ses appels désespérés. Il pleurait, il sanglotait...

— Pitié ! pitié, mon Dieu ! s'écriait-il. Je me repens... Pardon ! pardon !

Et, après de longues heures d'angoisses et de souffrances, Albert Granger s'évanouit de nouveau.

IV

Grande fut la terreur du fossoyeur, lorsque, en entrant dans le cimetière, le lendemain matin, il aperçut un homme étendu au fond de la fosse béante.

Transporté chez lui, Albert demeura pendant de longues semaines comme suspendu entre la vie et la mort.

Les soins dévoués de sa mère, les prières ardentes adressées pour lui au ciel opérèrent un véritable miracle : la régénération morale du jeune homme accompagna et même précéda son entière guérison physique.

Albert Granger est maintenant un digne et brave père de famille, un chrétien inébranlable dans sa foi. Mais à Langeais et bien loin aux alentours, nul n'ose plus aujourd'hui se moquer de la vengeance des morts.

Lucien DARVILLE.

Conseils du médecin

Soins à donner aux convalescents

Que de malades tout cet hiver et ces dernières semaines encore, que de gripes, de bronchites, de pneumonies ! Heureuses les villes qui possèdent, comme Delémont et Porrentruy, de dévoués sœurs gardes-malades ! Elles savent les soins à donner et elles les prodiguent sans les compter. Mais là où l'on a pas de religieuses combien difficilement on se procure des personnes habiles dans ce délicat service.

La responsabilité de la garde-malade grandit avec la convalescence, et ses devoirs deviennent plus difficiles à remplir. Tant que le malade est en danger, le médecin est souverain : nul n'oserait enfreindre ses prescriptions.

Mais, dès que l'espoir est revenu, tout le monde discute ses ordres. Le malade, qui était dans la prostration, souvent incapable d'avoir une volonté, se réveille et éprouve des besoins impérieux auxquels il ne faut pas toujours obéir. L'entourage reprend son initiative et tend à se substituer au médecin, qui, lui-même, est tenté de relâcher sa sévérité des jours précédents et qui diminue le nombre de ses visites.

C'est à la garde-malade, qui reste au contact de tous les instants avec son malade, qu'incombe l'obligation de faire observer les règles de l'hygiène et les prescriptions de la médecine. quelque obstacle qu'elle rencontre autour d'elle. Elle se souviendra qu'une imprudence ou une faiblesse de sa part peut être mortelle. Que de rechutes élèvent des malades que l'on pouvait croire guéris ! Que de souffrances sont évitées d'un caprice satisfait !

La garde-malade doit entretenir un air pur, une température douce, faire éviter les changements brusques, les refroidissements.

Elle songera que, dans certaines maladies infectieuses, les moments les plus dangereux pour la contagion sont justement la convalescence. Elle désinfectera donc, avec l'acide phénique, l'acide borique, le feu, etc., tous les objets ayant servi au malade. Si l'air de la chambre est désagréable, elle fera brûler du sucre, du papier d'Arménie, etc. On sait que la fumée est un vrai désinfectant : je l'ai déjà dit.

Elle couvrira le malade de vêtements bien chauds, ne lui permettra quelques pas dehors que par un très beau temps, chaud et sec. L'humidité est mauvaise. Enfin, s'il y a du soleil, ce qui est excellent, elle n'oubliera pas de garantir la tête du malade avec un parasol.

Mais c'est sur l'alimentation que doit surtout porter toute sa sollicitude. Les malades — surtout dans le jeune âge — ont perdu des muscles, de la graisse et des sels, qu'il s'agit de leur restituer. Ils ont besoin de refaire leurs mollets et leurs bras, de remplir leurs rides et de minéraliser leur sang. Malheureusement, l'estomac et l'intestin obligent à de grands ménagements et rendent indispensable une sage progression dans le choix des aliments.

Les graisses sont les plus faciles à reprendre. Sans recourir aux aliments gras, qui souvent se digèrent mal, on donnera des soupes légères, au gruau, à la farine de riz, au riz, au tapioca, des laitages, des crèmes faites de jaunes d'œufs, de lait et de farine, du miel, des confitures, des fruits bien mûrs et surtout du raisin. Les aliments qui fournissent les muscles sont plus difficiles à diriger et ne doivent être pris que par petites quantités et dans de petits repas espacés de quatre heures en quatre heures pour ne pas fatiguer l'estomac.

On commencera par le lait, les œufs, le jambon râpé, les purées de légumes, le pain. Mais on évitera absolument la salade, les choux, les champignons, les fruits acides ou huileux, les épices, le gibier faisandé, le porc et même le bœuf, poissons trop gras, le chocolat. Le lait est le meilleur aliment des convalescents. S'il est mal supporté, on le donnera en très petites quantités ; au besoin on y ajoutera du sucre, du sel, de l'eau-de-vie, du rhum, du kirsch, de l'eau de fleur d'oranger, de l'eau de chaux, de l'eau de Vichy.

Après le lait, les soupes et les purées, on essaye le poisson maigre (sole, limande, merlan, turbot), cuit à l'eau et au sel et servi avec un jus de citron ; c'est un aliment agréable qui plaît aux malades et qui se digère mieux que la viande. Ensuite vient la chair de poulet bouillie.

Les sels minéraux se sont perdus dans les urines. Il est indispensable de les reprendre au plus vite. Cela peut se faire par deux voies : par les aliments ou par des poudres médicamenteuses. La voie des aliments est la meilleure, mais aussi la plus lente.

Voici les aliments qui répondent à ce besoin : le bouillon de viande, qui apporte les sels du tissu musculaire, phosphate de potasse et sels de magnésie ; l'eau avec un peu de vieux vin de Bordeaux qui agit comme tonique et ferrugineux ; les légumes frais, les jeunes feuilles (salades cuites, épinards), le pain, le vin, qui suffisent en général à fournir les sels de fer, de potasse de chaux, de magnésie, etc., perdus pendant la maladie ; enfin, les œufs, les poissons, les crustacés, les cervelles, etc., qui sont riches en phosphates très faciles à assimiler.

L'état de l'estomac seul peut rendre